

ALBUM AFRICAÏN

Les récits et épisodes suivants sont extraits des belles études publiées par les Révérends Pères Missionnaires africains, de Lyon, sur le Dahomey et la région du Niger.

I

UNE FÊTE FÉTICHE À PORTO-NOVO

Le culte des fétiches, presque universel en Afrique, est très en honneur chez les peuplades de la côte occidentale. Il donne lieu à des réjouissances publiques souvent renouvelées. Chaque idole a son *azà-dao* (jour de fête). Les cérémonies en sont réglées par les féticheurs. Trois choses sont indispensables, un sacrifice, de copieuses libations et des danses interminables. On se réunit sur la place qui existe toujours à côté des principaux temples. Tout se passe en plein air.

Le grand *voduno* asperge d'eau lustrale l'idole et la foule. La victime est amenée : tantôt un mouton, tantôt des poules ou des pigeons, tantôt une chèvre ou un bouc, plus rarement un bœuf. Le sang humain ne coule plus guère qu'à la cour des rois et des princes. Mais, hélas ! qui pourrait compter les victimes humaines offertes encore actuellement, en public ou en secret, dans les palais des rois et des princes du Dahomé et de Porto-Novo !

Le bruit sourd et saccadé des tam-tam annonce, par intervalle, les péripéties du sacrifice. Cependant la foule demeure grave, silencieuse et recueillie. De temps en temps quelques hou ! hou ! hou ! saluent le moment où le féticheur répand le sang sur la tête de l'idole et autour du temple. Il en asperge parfois les assistants.

On prépare ensuite les chaudières pour y cuire les chairs de la victime. Lorsqu'on a transformé tous ces débris en une sorte de ragoût, chacun peut en avoir une part. Un Brésilien se crut obligé, un jour, à la cour du roi Dahomé, de goûter (il me le raconta avec horreur) à un brouet de haricots au sang humain.

*Bientôt le tafia remplit les calebasses et met la joie et l'animation dans tous les cœurs. Aux premiers sons du tam-tam tous trépident, tous sont prêts, et la danse commence pour finir quelque fois huit jours plus tard. Quelques tam-tam et le bruit de centaines de mains se frappant la poitrine en cadence tiennent lieu d'orchestre.

Il y a quelques années, j'ai été témoin d'une danse sacrée vraiment diabolique. C'était à Agousa, village situé en face de Porto-Novo, sur la rive opposée de la langue Osa. Je passais dans les épaisses forêts de palmiers qui couvrent tout le pays. Tout à coup, la voix ronflante, mais sourde et précipitée, d'un énorme tam-tam se fit entendre à travers les arbres. Un élève de la mission qui m'accompagnait me dit :

— Père, les gens d'Agousa célèbrent une fête en

l'honneur du démon ; ils ont la réputation d'être de grands adorateurs du diable. On raconte toutes sortes d'horreurs de leurs cérémonies.

— Allons de ce côté, lui dis-je ; je tiens à en juger par moi-même.

— Non, non, Père, s'écria l'enfant ; ces gens-là sont méchants, surtout quand ils sont sous l'influence de leur mauvais esprit ; n'y allez pas, ils vous maltraiteront.

— N'aie pas peur qu'il m'arrive rien, non plus qu'à toi. Suis-moi et avançons avec prudence.



Esclave Houssa voulant tuer le Caïman Fétiche. — (Page 11, col. 1).

Bientôt nous vîmes une éclaircie dans la forêt, du côté où le tam-tam continuait à se faire entendre de plus en plus distinctement. Nous étions sur le bord d'une clairière. Un grand arbre, un bombax de Guinée, en ombrageait une partie. À la lisière du bois, du côté opposé où nous nous trouvions, était adossé un vieux temple fétiche. "Voilà la maison du diable, s'écrie mon petit nègre ; ne nous montrons pas."

On n'entendait que le tam-tam. Une centaine

de nuits. Je fus pris d'un profond sentiment de pitié et, levant les mains au ciel, je demandai à Dieu pardon et miséricorde pour ces pauvres sauvages. Puis, sans me rendre compte du danger que je pouvais courir, je sortis du bois et je m'avançai de quelques pas sur la place, mon petit nègre d'écourant en arrière.

Dès qu'on m'aperçut, un sourd grognement se fit entendre, le tam-tam parut hésiter d'abord et se mit bientôt à battre plus fort et plus rapidement que jamais.

La ronde continua avec un redoublement de vitesse. Un fervent disciple du *Legba* (démon) ne doit s'arrêter qu'à bout de forces et complètement abruti par ces rondes échevelées.

Deux ou trois féticheurs se détachèrent du groupe des danseurs et vinrent, avec un regard menaçant, me signifier de m'éloigner. Ils ne parlaient pas, ils se contentaient de me faire des signes expressifs. Ils étaient possédés ; j'eus peur. Toute la troupe des énergumènes fit mine de venir de mon côté. Je me décidai à m'éloigner, n'ayant rien à faire auprès de ces pauvres victimes de la rage et de la haine du démon.

II

LE CAÏMAN SACRÉ

Croirait-on que les pauvres Noirs de la Côte des Esclaves adorent les caïmans ?

A Porto-Novo, près de la mission, il y en a un qui est très familier. Aussitôt qu'il entend les féticheuses ou prêtresses des idoles venir en chantant et en gambadant, il sort des eaux et court à leur rencontre. Celles-ci, tout en se tenant à une distance respectueuse, lui jettent leurs présents : une poule, des acasas, etc. Son temple, ou plutôt une enceinte de bambous et de feuilles de palmier, est situé sur les bords d'une lagune. Le jour de sa fête, on vient y danser et s'y divertir ; le monstre reste tout près, plongé dans l'eau, et montre de temps en temps son museau pour voir si le sacrifice est bientôt prêt ; car alors il y a pour lui grande fête, festin abondant, et les adorateurs peuvent jouir de la présence de leur dieu sans danger pour leur vie.

Ces divinités aquatiques ne sont pas à l'abri de certaines mésaventures, ainsi que le témoigne le fait suivant :

Un nègre mahométan, peu scrupuleux à l'égard de sa religion, puisqu'il avait laissé sa raison au fond d'une calebasse de tafia, entend un jour les chants des femmes qui se dirigeaient vers la lagune pour offrir un sacrifice au caïman. Se souvenant de la délicatesse du la viande de cet animal dont il avait goûté dans son pays, et sans plus réfléchir aux inconvénients auxquels sa témérité l'exposait de la part des féticheurs,

il s'arme d'un gros harpon de pêche et court à la suite des femmes qui chantaient les louanges du caïman fétiche. Celui-ci s'avançait déjà vers la rive pour recevoir son aubaine accoutumée.

Le Haoussa passe comme un trait au milieu des femmes en criant : "Allah kbar, Dieu est grand," et entre dans une pirogue. Les adoratrices de la divinité aquatique, devinant son dessein, joignent les mains au dessus de la tête et s'écrient d'un air consterné : "Ye ! ye ! Oricha, ô, ma kpa, ô. Ye ! ye ! C'est le fétiche, ne le tuo



Sacrifices humains au Dieu de la guerre. — (Page 14, col. 2).

de nègres et de négresses exécutaient une ronde devant l'image de Satan, un gros fétiche accroupi à l'entrée du temple et tout rougi du sang qu'on venait de répandre en son honneur. Ils se suivaient les uns derrière les autres, sans mot dire, le corps penché du côté gauche et les bras pendants. L'eau ruisselait sur tous ces corps et les faisait paraître comme huilés. Leurs yeux étaient rouges, leurs visages contractés et empreints d'un ricanement stupide. Ils tournoyaient ainsi depuis des heures et peut-être depuis des jours et des